

L'Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 11 MARS, 1880.

No. 26.

La langue.

La langue est un coursier. Prenez-en la conduite,
Sinon vous le verrez, poltron prendre la fuite,
Vous traînant malgré vous jusqu'à l'absurdité ;
Ou rétif, indocile, ombrageux, entêté
Vous laissant à *gesta* devant un adversaire ;
Il ne va qu'à pas lents, on bondit en colère,
Et vous fait renverser plus d'un contemporain.

Observez les cochers suivant votre chemin.
Ces enfants du pays, jamais aux grandes villes
La mer ne les porta près de maîtres habiles.
Admirez cependant comme ils ont de sang-froid :
Ils circulent à l'aïse et le passage étroit
Où l'on voit se croiser chars urbains et calèches,
Plein d'essieux menaçants et d'ornières peu sèches,
Pour eux est pays vaste et leur dextérité
Leur fait trouver du jour en pleine obscurité.
On dirait à les voir sans souci, non sans pipe,
Mais jurant tant soit peu par amour du principe,
Qu'ils sont à ne rien faire et entraînés par secret.
Cet art dissimulé, cet absence d'apprêt
Il vous fait l'acquiescer. Si long soit l'exercice,
Bien diriger sa langue est trop noble artifice.
Mais sans perdre de temps, au joug il faut plier
Cet organe mutin prêt à se récrier.

Il faut l'accoutumer à la juste nuance,
A mesurer récits, questions et silence,
A ne pas frapper l'air au dépens du prochain
A ne pas décupler les défauts du voisin.
Que le cœur et l'esprit le tiennent en tutelle.
Il n'est qu'un instrument : à l'ordre qu'on l'appelle.
Autrement avant peu tous les fils conducteurs,
Par lui seront brisés dans ses écarts frondeurs.
Le soin, l'attention, des examens sévères
Pourront le préserver d'habitudes légères,
Et la langue pourra sans bonds irréguliers
Être dans vos combats le meilleur des coursiers.

NEIRDA.

Lettre de Rome.

Collège de la Propagande,
12 février 1880.

Mon cher ami,

L'étranger, qui conduit par un pieux sentiment, arrête son regard sur l'antique amphithéâtre de Vespasien et Titus, pour contempler ces ruines encore vivantes de majesté et de grandeur, voit involontairement passer sous ses yeux mille images et souvenirs. O monument de la vieille Rome ! O colisée ! Que ne peux-tu pas redire au cœur de ceux qui t'interrogent ! Voici l'arène, que rougit tant de fois le sang des bêtes, des gladiateurs et des martyrs. Tout autour s'élèvent encore les superbes gradins, sur les quels, palpitante et féroce comme le lion dans l'arène, une foule innombrable venait assouvir sa soif de sang humain ; ne semble-t-il pas que l'on entende encore les cris, les applaudissements forcés, répondant aux rugissements des bêtes, aux lamentations des victimes ? N'aperçoit-on pas ici César lui-même, donnant le premier l'exemple

de ces joies sanglantes, et le maître du monde avilissant sa couronne dans la honte et l'ignominie ? Un cri résonne aux oreilles du visiteur chrétien, c'est le cri du peuple-roi, de la multitude romaine : " Du pain et des jeux—Du pain et des spectacles."

Oui, le peuple de Rome courait un jour vers le Colisée, pour s'y donner le plaisir des plus cruels spectacles : il allait, paraît-il, contempler l'agonie des disciples du Christ et en eux l'agonie de cette folle religion. Mais un jour aussi, ce même peuple a rebroussé chemin, et la religion, qu'il croyait vaincue, lui imposa le joug, gage de paix et de civilisation. L'on vit alors Rome chrétienne ; l'on vit le peuple le plus fier du monde incliner le front devant l'humble croix du Nazaréen.

Mais est-ce à dire pour cela que le Romain, en acceptant la foi, dépouilla sa nature ? Est-ce à dire que le fait de sa conversion lui fit perdre ces inclinations innées en lui, ce goût ardent des spectacles, dont le Colisée nous rappelle encore à l'esprit les tristes souvenirs ? Nullement, cher ami. Tout ce que la religion a fait, ça été d'adoucir en son cœur ces habitudes barbares et inhumaines, de diriger vers un autre but ses inclinations, et d'y satisfaire en une autre manière plus légitime, par la splendeur et l'éclat de ses imposantes cérémonies.

L'amour des spectacles, tout ce qui peut frapper et émouvoir le regard, c'est donc là ce qui fut toujours un caractère inhérent au peuple romain. Voilà pourquoi aujourd'hui encore, ne faut-il pas s'étonner de voir ce même peuple, au sortir des fêtes religieuses et des cérémonies du culte divin, courir avec tant d'ardeur après les démonstrations profanes, fêter si bruyamment et si frivolement le joyeux carnaval.

Il faut bien, cher ami, que je te parle un peu du carnaval de Rome, puisque pendant onze jours il n'a cessé d'éblouir nos regards d'un spectacle pour nous aussi étrange que nécessaire aux Romains. Il y aurait, je te l'avoue, matière à de trop longues descriptions, s'il me fallait te tracer en entier tous les détails de cette fête, populaire entre toutes, qui ces jours-là, fait l'aliment du pauvre et l'une de ses rares réjouissances. Tu n'as qu'à te transporter par la pensée sur

le Corso, principale rue de Rome, et rendez-vous ordinaire de l'aristocratie. La régularité et les bonnes conditions de cette rue en font chaque année le centre, l'âme de cette réjouissance populaire et universelle. Bordée comme elle l'est des plus beaux édifices de Rome, des plus riches magasins, qui tous ont leur balcon, cette partie commerçante et aristocratique de Rome devient, au temps du carnaval, la Rome agitée, frivole, passionnée, fleurie, folle de plaisirs. S'imaginerait-on voir, en la Ville Eternelle, toute une population prendre part au simple spectacle des courses de chevaux, et cela sur la plus importante rue de la cité, pendant plus d'une semaine ! Voilà bien pourtant, cher ami, l'un des principaux éléments de la fête, les courses, et alors le riche oublie ses soucis, le le pauvre sa misère, le négociant ses occupations. C'est le peuple romain tout entier qui s'oublie lui-même, comme aux jours où ce cri s'échappait de sa poitrine : " Des jeux des spectacles ! " Mais sous les influences d'un nouvel état de vie, le théâtre a bien changé. L'on ne court plus au Colisée : la scène est au Corso.

Voyons ; quelle animation ! quel mouvement et quelle attente ! Pendant que des fenêtres et des balcons pendent gracieusement les guirlandes de fleurs, les joyeuses banderoles, et que la bourgeoisie romaine y a choisi son point de vue, partout ailleurs, et le long de la rue, et sur les édifices et les carrosses, partout des têtes humaines, partout l'espoir d'un plaisir momentané. Qu'est-ce donc ? Cinq chevaux, qui, libres de tout frein, sont lancés à la course, et, sensibles aux applaudissements dont on les honore, effleurent à peine le sol de leurs sabots légers. Le spectacle, il est vrai, ne dure qu'un moment, mais il sera renouvelé demain, et du reste autre chose appelle encore les yeux avides de la multitude.

Desendons dans la rue vers les cinq heures du soir. C'est le temps des mascarades. Les costumes les plus bizarres, aux couleurs les plus vives, et les plus variées, les figures les plus sympathiques frappent le regard, et attirent l'attention du passant. L'on chante, l'on crie, l'on danse sur les places : la foule suit, regarde, écoute, et forme le cercle autour des masques. Hier en particulier, der-